

Des nouvelles de
l'ingénieur

Nouvelles

Jérôme Tanon

Jérôme Tanon

Des nouvelles de
l'ingénieur
nouvelles

© Jérôme Tanon, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1164-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Vrai comme un rêve

Au bout de la nuit

« Julie, Malika, Ernest et Elie ont fait connaissance dans la salle qui devait être pour plus de trois mois leur lieu de vie commune ».

Ainsi débute le manuscrit ébauché par Jules. Il est à présent enfoui dans le sac de toile bleue que Julie porte en bandoulière. Il y voisine avec Céline, en livre de poche. Jules et Julie franchissent la coupée du « Viking ». Il va les mener de l'Istrie au Monténégro, en courtes navigations et longues escales le long de la côte dalmate. Une belle parenthèse de ciel bleu s'ouvre dans la grisaille de ce mois d'avril. Nul doute que les cent passagers sauront apprécier les rudes montagnes désolées et les charmantes villes anciennes, témoignage d'une civilisation perdue d'audacieux commerçants et de fiers marins, tour à tour émules et vassaux de la Sérénissime. Ils navigueront parmi les mille quatre cents îles, la plupart désertes, survivantes de l'engloutissement d'anciennes montagnes sous la montée des eaux de l'actuelle interglaciaire. Ils déploreront l'effondrement de l'économie titiste, laissant à l'abandon de grandes usines tristes. Ils s'en consoleront à la vue du grouillement des maisons et maisonnettes récentes, ni jolies, ni laides, preuve d'un certain bien-être, fruit du tourisme envahisseur.

Le « Viking », réformé après quarante ans de cabotage de fjord en fjord au sein de la flottille de l' « Express Côtier » norvégien, a été converti en bateau de croisière, aussi ringard qu'il était possible pour attirer les touristes lassés des hôtels flottants à l'italienne. Pas de casino, pas de thèmes de voyage, une seule salle à manger où, pour le service unique, on s'assied avec qui l'on veut. Le capitaine et les marins sont croates, l'armateur et le personnel administratif, russes, les serveurs et serveuses, macédoniens, le personnel de cabine, monténégrin, le voyageur, français. On peut aller inspecter le moteur à toute heure du jour ou de la nuit, s'assurer qu'il ronronne paisiblement au rythme de ses cinq cylindres, dont les têtes émergent du bloc à tour de rôle. Le chef mécanicien annonce dans son mauvais anglais qu'il a des centaines de milliers d'heures de service sans défaillance.

Une ombre, furtive, se glisse dans ce tableau de conte de fées. Déjà, la veille de l'embarquement, elle s'est manifestée, tache rosâtre au bout du nez de Jules. Elle affirme sa présence à bord, envahit l'espace visuel par la droite. Il faut se rendre à l'évidence : c'est l'œil lui-même qui renâcle. De jour en jour, un rideau gris, puis noir, tombe sur le spectacle de la vie. Que faire ? Rapatriement sanitaire en urgence ? Jules opte pour le statu quo. Il voit l'avenir avec optimisme et ne veut pas gâcher le plaisir de Julie. Une ophtalmie ? Il a connu ce genre de situation dans sa jeunesse intrépide en haute montagne. C'est un mauvais moment à passer. Que Julie ne s'en aperçoive pas, c'est l'objectif qu'il se fixe. Elle s'en apercevra trois jours plus tard, en observant que sa main rate le stylo bille sur la table de nuit.

Bah ! On sera vite de retour. Etre borgne une semaine est une forme d'empathie pour ceux qui le sont une vie entière ! Cependant il faut aller au bout du manuscrit. Toutes les idées sont dans la tête. Il reste à les traduire en mots et en rythmes. La tâche progresse lentement, dans le calme de la cabine. Jules fait à sa manière son voyage au bout de la nuit. Céline reste intouché. La croisière prend fin par l'inévitable dîner de gala. Les passagers rivalisent d'élégance. Jules, par une erreur de parallaxe, renverse un grand verre de vin rouge sur la belle nappe blanche et sur la robe de sa voisine.

Le retour au bercail est organisé par Juliette. Prévenue, elle accueille ses parents à la gare de la ville-préfecture, les mène à la ville-musée, où ils habitent. L'homme de l'Art les reçoit entre deux rendez-vous. « Décollement de la rétine, avec trois déchirures ! Mon collègue rétinologue vous attend sur-le-champ au CHU. » Navettes entre les deux villes, l'hôpital les engloutit. L'opération aura lieu dans vingt quatre heures, en fin de matinée. Et voilà Jules devenu objet médical, dûment conditionné pour le grand jour.

La nuit sera calme, dans la chambre à deux lits qu'il occupe seul. Le sac de toile bleu contient une provision de mots croisés et l'inévitable « Voyage au bout de la nuit ». S'y trouvent aussi le manuscrit inachevé et un petit magnétophone, glissés par lui à l'insu de Julie.

Jules s'immerge dans sa tâche. Oubliée, l'affaire du lendemain ! Dissipées, les angoisses ! Les mots s'ordonnent jusqu'au point final. Il livre son texte au magnétophone. Il est quatre heures du matin, le bout de la nuit s'esquisse. Il se laisse aller à une douce rêverie, seulement interrompue par le joyeux brancardier qui l'emmène au bloc. « Du bloc moteur au bloc opératoire, quel étrange

voyage ! » Cette pensée facétieuse se dissout dans une grande vague, venue l'entraîner dans les abîmes du sommeil artificiel.

Des murmures, de faibles plaintes peuplent son retour au présent. Il flotte dans un bien-être fragile, que le brancardier fait voler en éclats par une course échevelée jusqu'à sa chambre. Julie et Juliette l'ont attendu longtemps. Quel bonheur de se retrouver dans le cocon familial !

L'infirmière en chef, dragon sans pitié, surgit et assène ses directives : « Pour les vingt quatre heures qui suivent, le succès de l'opération ne dépend que de vous. Il vous faudra, jour et nuit, prendre la position du boudeur, assis ou couché. » Suivent quelques explications. Le but est de garder le visage toujours tourné vers le sol, afin que la bulle de gaz reste plaquée sur le fond de l'œil et y maintienne la rétine. « Bulle de gaz ? » « Oui, celle qu'on vous a insufflée dans la cavité oculaire. Elle se dissipera en un mois. » L'infirmière explique les deux positions : « Devant la table de malade, vous boudez comme un cancre au fond de la classe, la tête dans les bras. Pour vous y aider, vous avez ce boudin de toile en forme de croissant, rempli de sable. Vous poserez votre front dessus et vous placerez votre nez au dessus du trou, là... Ça vous aidera à respirer. » « Et couché ? » « Sur le ventre, la poitrine relevée par le polochon. Le front sur le boudin. »

Maritorne est sortie, Julie et Juliette sont atterrées. Jules expérimente les deux positions. Ça peut aller, si on passe fréquemment de l'une à l'autre. Le livre de Céline, interposé sur le matelas, relèvera le boudin. En voici un bon usage pour aller au bout de la prochaine nuit.

L'après-midi s'effile. Pour tuer le temps, Jules invite Juliette à extraire le magnétophone de sa cachette et à le mettre en route. Sa voix chevrotante égrène son récit, que toutes deux découvrent à l'instant. Leur surprise fait place à leur amusement ; le temps passe. Celui des visites prend fin. « Mon pauvre chéri, la nuit qui t'attend sera moins drôle que la nuit passée ! »

Boudeur assis, boudeur couché, boudeur assis, boudeur couché, boudeur assis... Les demi-heures se suivent, Jules tient sa bulle en équilibre, tel un funambule dans les cintres d'un cirque. Il est délivré de l'horreur de cette profonde nuit par l'infirmière de jour. « Dorénavant, vous changez de position. Ce sera assis couché ou, si vous le préférez, couché assis. » « Quelle est la différence ? » « Il n'y en a aucune. La nuit, jamais à plat dos ou sur le côté ! La

tête doit rester presque droite. »

Avec son billet de sortie, Jules retrouve ses pénates. Alors commence une quinzaine décisive, au bout de laquelle il sera rendu à la vie ordinaire, ou presque. Les nuits passées sur une « méridienne » sont bien longues, mais l'horreur n'y trouve pas sa part. Juliette a transmuté les pattes de mouche de son père en beaux caractères d'imprimerie. Lecture, corrections, relecture, corrections... Le texte est fin prêt. D'un clic, il s'envole vers son destin.

Dans un mois, Jules tournera sans doute la première page du « Voyage au bout de la nuit », à défaut de relire le « Songe d'Athalie ».

Entre deux mondes

Julie, Malika, Ernest et Elie ont fait connaissance dans la salle qui devait être pour plus de trois mois leur lieu de vie commune. Ils y avaient accédé au cœur du complexe souterrain en suivant pas à pas la procédure écrite remise par le mystérieux personnage qui les avait accueillis à l'arrivée du véhicule militaire. S'interrogeant les uns les autres, ils ont compris qu'ils avaient été recrutés de la même façon, à commencer par les annonces dans les journaux scientifiques auxquels ils étaient abonnés : « Pour la simulation d'un vol spatial de très longue durée, nous recherchons des scientifiques de haut niveau prêts à consacrer plusieurs mois de leur carrière à une expérience de vie collective en milieu confiné ».

Ils avaient comparu devant une série de personnages énigmatiques qui pratiquaient le mode interrogatif de préférence au dialogue. Des visites médicales, des examens d'aptitude physique et psychique, des tests psychotechniques avaient précédé une entrevue décisive avec le patron du programme de simulation des vols spatiaux.

Une fois leurs paquetages logés dans leurs cellules de vie respectives, ils se sont retrouvés à l'heure H pour écouter le premier message du Patron. « Au quatrième top, votre module de long séjour va quitter son orbite pour entamer sa trajectoire vers Mars ». Le compte achevé, rien ne s'est passé. Le contraire aurait été une surprise. Il fallait bien que leur mentor garde une certaine forme de pouvoir, celui des mots. Chaque jour terrestre, à la même heure, il se ferait entendre, a-t-il annoncé.

Laisés à eux-mêmes, ils ont vite fait de découvrir le contenant de leur vie quotidienne : ils étaient confinés dans les anciennes structures du plateau d'Albion, délaissées au profit des sous-marins nucléaires, mais toujours équipées d'une centrale électrique, d'une grosse réserve de fuel et de tous les moyens propres à assurer des conditions de vie irréprochables. Ils ont pu y circuler librement et tirer parti des ressources du lieu.

Les jours terrestres se sont écoulés, grains de sable dans le sablier. Le Patron les a appelés ponctuellement ; ses propos étaient anodins. Ils ne lui ont pas répondu, décidés à protéger leur libre arbitre. Quand le dormir, le manger, le boire, l'exercice et l'hygiène ont pris leur part du temps, que faire du reste, en l'absence de la moindre suggestion venue de l'extérieur ? S'abandonner à l'empire des sens ? S'abîmer dans la création artistique ? S'évader dans le rêve ? Sombrier dans la mélancolie ? S'épuiser dans des querelles futiles et féroces ? Leurs premiers échanges leur ayant permis de satisfaire leur légitime curiosité, ils ont convenu que là, les attendait Dirvol – surnom trivial dont ils avaient doté le Patron.

Julie était une grande blonde aux yeux bleus. Elle préparait une thèse de doctorat sur un sujet très pointu relatif à la philosophie des religions. Elle pratiquait la montagne en toutes saisons et faisait de l'aquarelle à l'occasion. Malika était une robuste petite brune, ingénieur agronome spécialiste de la paléobotanique. Dans ses loisirs, elle reconstruisait une vieille bergerie caussenarde lorsqu'elle ne chantait pas des négrospirituals en chorale. Ernest, rouquin aux yeux verts, était médecin urgentiste. Après quelques années passées avec « Médecins du Monde », il avait rejoint une équipe de recherche médicale qui refondait les règles d'une pratique en milieu rural sous-développé. Amoureux de littérature, il s'accommodait des aléas de sa vie errante. Elie, teint mat et cheveux bouclés, était métallurgiste et passionné de préhistoire ; il reconstituait les processus d'élaboration des métaux de l'âge de bronze et des débuts de l'âge de fer. Dans ses loisirs, il pratiquait la navigation à voile. Cinq ans les séparaient de leur trentième année, les filles par défaut, les garçons par excès. Aucun des quatre n'avait d'engagement sentimental décisif.

Moi, le Patron, j'ai eu chaque jour en mains la transcription de vos échanges verbaux. Dirvol ! Ce sobriquet m'a surpris. Ange ou démon ? M'avez-vous percé à jour ? Que signifie votre mutisme à mon égard ? Votre cohésion a dépassé toutes mes espérances : vous vous êtes très bien passés de moi.

Quand vos autobiographies ont été épuisées, l'étonnante session universitaire que vous avez improvisée en délivrant l'essence de vos savoirs, m'a fait